



*par Stephen W. Sears*

*Adaptation en français par Gérard Hawkins*

Nous sommes au cœur du rude hiver de 1863-64 ; les armées de George G. Meade et de Robert E. Lee se terrent dans leurs camps respectifs situés sur les rives opposées du fleuve Rapidan, en Virginie du Nord. Pendant ce temps, à Washington, on se préoccupe de plus en plus sérieusement des conditions de ses soldats détenus à Richmond. Les échanges de prisonniers piétinaient à cause du refus de la Confédération d'échanger les soldats noirs qu'elle avait capturés. Les troupiers étaient enfermés dans la prison de Belle Isle, située au milieu du fleuve James, et les officiers dans celle de Libby. Tous souffraient de la surpopulation carcérale et de ses conséquences dramatiques. On estime qu'à cette époque de la guerre, quelque quinze cents prisonniers mouraient chaque mois de maladie, de malnutrition ou de froid. L'administration de Lincoln était donc ouverte à toute suggestion visant à débloquer cette situation et à soulager les conditions des détenus fédéraux. Le major général Benjamin F. Butler est le premier à proposer une solution musclée.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Duane Schultz, *The Dahlgren Affair : Terror and Conspiracy in the Civil War* (New York: W.W. Norton, 1998) ; Stephen W. Sears, "Raid on Richmond", *MHQ : The Quarterly Journal of Military History* 11, no. 1 (Autumn 1998), 88-96 ; Stephen W. Sears, *Controversies & Commanders : Dispatches from the Army of the Potomac* (Boston :

Ce dernier, basé à fort Monroe, sur la pointe de la péninsule de Virginie, commandait les forces fédérales les plus rapprochées de la capitale confédérée. Il préconise un raid de cavalerie qui entrerait par surprise dans Richmond et y libérerait les prisonniers. Cependant, cette incursion, il entend lui fixer deux objectifs supplémentaires : détruire les cibles militaires d'envergure comme les Tredegar Iron Works et capturer le président Jefferson Davis, les membres de son cabinet et toutes les personnalités politiques que ses cavaliers pourraient approcher. Butler se rend à Washington pour exposer son plan que le président Abraham Lincoln et le secrétaire à la Guerre Edwin M. Stanton approuvent aussitôt. Les Rebelles ont cependant vent de l'entreprise et, le 7 février 1864, ils refoulent la colonne de Butler peu après son départ. Mal préparée et voué à l'échec, l'expédition de Butler serait tombée dans l'oubli si son but non avoué n'avait pas été l'enlèvement du président de la Confédération.<sup>2</sup>

Il faut moins d'une semaine au brigadier général Hugh Judson Kilpatrick pour reprendre le flambeau des mains de Butler. Neuf mois plus tôt, durant la campagne de Chancellorsville, Kilpatrick, alors colonel, avait poussé sa brigade jusqu'aux portes de Richmond lors d'un raid de cavalerie visant à couper l'approvisionnement ferroviaire du général Lee. Bien que cette diversion ne débouchât sur rien de concret, elle rehaussa sensiblement la notoriété de l'intrépide Kilpatrick. Désormais assigné au commandement de la 3<sup>e</sup> division du corps de cavalerie de l'Armée du Potomac, Kilpatrick est déterminé à exercer son expérience de raider pour frapper la capitale confédérée en y libérant les prisonniers fédéraux.

Implacable, irresponsable et démesurément ambitieux, Hugh Kilpatrick avait reçu le surnom de « Kill-Cavalry »<sup>3</sup> à la suite du nombre impressionnant de victimes que ses raids avaient engendrées dans ses propres rangs et ceux de l'ennemi. Grâce à l'appui probable d'un sénateur républicain, la Maison-Blanche l'invite le 12 février à exposer la stratégie qu'il compte développer. Kilpatrick ne consulte pas sa chaîne de commandement pour obtenir cette entrevue. Lincoln l'ignora tout autant en l'invitant.<sup>4</sup>

Les archives révèlent qu'à l'issue de la brève réunion qui se tint entre les deux hommes, Lincoln approuva les deux objectifs proposés par son interlocuteur : la libération des prisonniers de Belle Isle et de Libby, et la rupture des lignes de communications confédérées. Lincoln suggéra également à Kilpatrick de distribuer sa récente proclamation amnistiant tous les sécessionnistes qui réintégreraient l'Union. Kilpatrick ne manqua probablement pas de rappeler au Président ses prouesses et celle de sa cavalerie devant Richmond durant la campagne de Chancellorsville. Cet exploit lui avait évidemment valu son ticket d'entrée à la Maison Blanche. Dans la foulée, peut-être même que Lincoln répéta la boutade qu'il avait émise à l'époque de Chancellorsville, à propos des faibles défenses de la capitale confédérée : « *la cavalerie de Kilpatrick aurait pu y entrer sans encombre, y bouter le feu et nous rapporter Jeff*

Houghton Mifflin, 1999), 225-51 ; James M. McPherson, "A Failed Richmond Raid and Its Consequences", *Columbiad : A Quarterly Review of the War Between the States* 2, no. 4 (Winter 1999), 130, 133.

<sup>2</sup> Pour le raid de Butler, voir Joseph George, Jr., "Black Flag Warfare: Lincoln and the Raids against Richmond and Jefferson Davis", *Pennsylvania Magazine of History & Biography* 115, no. 3 (July 1991), 291-318.

<sup>3</sup> Traduction littérale : le tueur de la cavalerie.

<sup>4</sup> Stephen Z. Starr, *The Union Cavalry in the Civil War*, vol. 2, (Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1981), 57-8 ; S. Williams à A. Pleasonton, Feb. 11, 1864, United States War Department, *The War of the Rebellion : A Compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies* (repris après sous le sigle OR), ser. I, vol. 33, (Washington D.C. : Government Printing Office, 1880-1901), 552.

*Davis* »<sup>5</sup>. Après tout, l'idée de capturer Davis était encore fraîche dans l'esprit du Président. Il l'avait en effet approuvée en tant qu'objectif majeur du raid de Butler. Il faut noter ici que les règles de la guerre civilisée en usage dans les années 1860, légitimaient la capture du chef de l'Etat ennemi et des membres de son gouvernement. S'il ne fait aucun doute que Richmond et Washington en débattirent, ils répugnaient néanmoins à assassiner des personnalités civiles. Quoi qu'il en soit, Lincoln n'entendait ni tuer ni enlever Jefferson Davis lorsqu'il expédia Kilpatrick chez le secrétaire à la Guerre Stanton pour planifier les détails du raid.

Comme on le verra plus loin, il y a toute raison de croire que l'affaire Dahlgren naquit de l'entrevue entre Kilpatrick et Stanton au département de Guerre. Pour l'instant, contentons nous du témoignage de Kilpatrick, daté du 16 février, le seul dont nous disposons. Il consistait en un schéma d'incursion que Stanton soumit au commandant de la cavalerie. Il ne comportait que trois objectifs : la libération de leurs hommes détenus à Richmond, la destruction des lignes de communications rebelles et la distribution, derrière les lignes confédérées, de la proclamation d'amnistie du Président.<sup>6</sup>

La logistique du raid de Kilpatrick devait s'inscrire dans l'ensemble des opérations militaires de l'armée du Potomac. Le général Meade se montre d'abord circonspect sur cette entreprise mais, apprenant que Lincoln et Stanton l'avaient approuvée, il se résout à la mettre en pratique. Le major général Alfred Pleasonton, le commandant du corps de cavalerie, s'y oppose énergiquement. Les ordres de mission de Meade à Kilpatrick recèlent une surprenante dénégation de responsabilité : « *Aucune instruction détaillée ne vous est donnée puisque vous avez vous-même proposé le plan de vos opérations, avec l'aval du Président et du secrétaire à la Guerre...* ». En bref, Meade se lavait les mains de cette opération. Il émettrait tous les ordres nécessaires sans connaître les desseins de Kilpatrick et sans chercher à en savoir davantage. Pour lui, ce plan serait anonyme parmi les autres opérations de l'armée du Potomac. « *L'entreprise est désespérée* » confia le général à son épouse, « *mais l'inquiétude et la détresse du public et des autorités de Washington sont si grandes qu'elles semblent exiger de gros risques pour quelques chances de succès* ».<sup>7</sup>

Agé de vingt et un ans, grand et doté d'une chevelure claire, l'impétueux Ulric Dahlgren avait un goût prononcé pour l'aventure, mais était dépourvu de la moindre parcelle de bon sens. Son père, l'amiral John A. Dahlgren, un expert en matière d'artillerie navale, était le commandant du *South Atlantic Blockading Squadron*<sup>8</sup> et un ami proche du Président. Lincoln avait fait délivrer une commission pour le jeune Dahlgren quand ce dernier décida d'abandonner ses études universitaires pour s'engager dans l'armée en 1862. Depuis lors, il avait servi dans l'état-major des armées d'Ambrose Burnside, de Joseph Hooker et de George Meade, se précipitant « à la hussarde » dans l'action chaque fois que l'occasion s'y prêtait. Lors d'une escarmouche de cavalerie peu après la bataille de Gettysburg, il est sérieusement blessé et sa jambe droite est amputée au-dessous du genou. Pourvu d'une prothèse en bois et se déplaçant à l'aide de béquilles, Ulric Dahlgren, à peine rétabli, se présente au quartier général de

<sup>5</sup> Lincoln à Joseph Hooker, May 8, 1863, *The Collected Works of Abraham Lincoln*, ed. Roy P. Basler (New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1953-55), vol. 6, 202-3.

<sup>6</sup> Judson Kilpatrick à E.B. Parsons, Feb. 16, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 172-3.

<sup>7</sup> A.A. Humphreys à Kilpatrick, Feb. 27, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 174 ; George Meade, ed., *The Life and Letters of General George Gordon Meade*, vol. 2, (New York: Scribner's, 1913), 167-8.

<sup>8</sup> Escadre du blocus de l'Atlantique Sud.

Kilpatrick au cours de la troisième semaine de février 1864, l'informant qu'il avait eu vent d'un grand raid de cavalerie et qu'il voulait en faire partie. Bien que Dahlgren ne possédât aucune expérience du commandement, Kilpatrick accepte son offre et, fait incroyable, le place à la tête du commando sélectionné pour infiltrer Richmond, libérer les prisonniers fédéraux et également, comme on le verra plus loin, effectuer d'autres tâches plus spécifiques.

Le jeune Dahlgren était connu pour avoir des amis en hautes sphères, y compris à la Maison Blanche, et il ne fait aucun doute que ce facteur influença la décision de Kilpatrick. Ce dernier apprécia aussi plus que probablement le fait que Dahlgren n'appartenait pas à son état-major ordinaire. Comme Kilpatrick opérerait avec un ordre secret pour infiltrer Richmond, il avait besoin d'un sous-fifre de sa trempe pour l'aider dans sa mission. Tous les colonels de son corps de cavalerie étaient soit des militaires de carrière ou des volontaires peu enclins à rompre les règles de la guerre civilisée. Kilpatrick allait briser ces règles et il vit en Dahlgren quelqu'un qui n'aurait aucun scrupule à les transgresser. La veille du raid, Dahlgren, parfaitement mis au parfum du rôle confidentiel qu'il devait jouer, écrivit à son père une lettre qui ne reflète nullement ses scrupules mais seulement son exubérance : « *il y a un grand raid à faire, et j'ai reçu un commandement très important. S'il réussit, ce sera la plus grande entreprise réalisée à ce jour ; s'il échoue, bon nombre d'entre nous disparaîtront ... mais si je n'en faisais pas partie, j'aurais honte de montrer mon visage en public* ». <sup>9</sup>

Le Bureau d'Information Militaire (BMI) joua un rôle important dans le raid de Kilpatrick-Dahlgren <sup>10</sup>. Cette très capable unité de renseignements avait été fondée par le colonel George H. Sharpe une année auparavant et, dès 1864, ses agents opéraient en symbiose avec l'armée du Potomac. Un espion du BMI à Richmond fournit à Kilpatrick des informations sur les défenses de la ville. Quant au capitaine John C. Babcock, l'officier de liaison du BMI à l'état-major de Meade, il précisa les positions des forces confédérées et fournit à Dahlgren un guide pour son expédition. Le capitaine John McEntee, qui dépendait de Sharpe, accompagna les hommes de Dahlgren à la tête d'un contingent du BMI. Il s'avéra plus tard que McEntee était le seul officier en qui Dahlgren avait pleinement confiance car il lui communiqua ses ordres secrets. <sup>11</sup>

A l'aube du 28 février, couvert par une diversion d'infanterie et de cavalerie que Meade lance à l'ouest, sur le flanc gauche de Lee, Kilpatrick et Dahlgren traversent le fleuve Rapidan avec environ 1.600 cavaliers, puis contournent l'aile droite de l'armée rebelle en direction de Richmond. Le jour suivant, Dahlgren se sépare de la colonne principale et, avec son commando de 460 hommes, entame un arc de cercle vers l'ouest, en direction de la rivière James à environ 30 km au-dessous de Richmond. Son plan prévoyait de traverser le cours d'eau en cet endroit, de longer ensuite sa rive sud et de poursuivre sa route vers la capitale confédérée. Dahlgren était persuadé que les accès méridionaux de Richmond étaient faiblement défendus et qu'il pourrait facilement pénétrer dans la ville afin de libérer les camps de prisonniers de Libby et de Belle Isle. Entre-temps, Kilpatrick frapperait au nord de Richmond. Selon les circonstances, il foncerait dans la ville pour rejoindre Dahlgren ou créerait une diversion pour que son second puisse mener à bien sa mission. Les raiders quitteraient ensuite la ville avec les

<sup>9</sup> Feb. 26, 1864, John A. Dahlgren Papers, Library of Congress.

<sup>10</sup> BMI - Bureau of Military Information.

<sup>11</sup> Pour une approche plus complète du B.M.I., voir Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union : The Untold Story of Military Intelligence in the Civil War*, (Boston : Houghton Mifflin, 1996).

prisonniers libérés, vireraient vers l'est et s'empresseraient de trouver refuge auprès de l'Armée du James de Ben Butler.

La suite des événements se déroula autrement. Dahlgren découvre que les pluies de l'hiver ont gonflé le fleuve James et que son niveau est trop élevé pour tenter une traversée. Enragé, il pointe du doigt son guide, un noir affranchi fourni et payé par John Babcock du BMI, et il le fait pendre à un arbre près du rivage. Poursuivant sa route vers Richmond mais sur la rive nord du James, Dahlgren se retrouve subitement nez à nez avec les milices de la ville. Après quelques engagements non concluants, il estime que l'effet de surprise s'était envolé et il décide d'annuler sa mission. Il emmène alors sa troupe vers le nord dans l'espoir de rejoindre Kilpatrick. Entre-temps, ce dernier avait atteint les défenses septentrionales de Richmond et, ne trouvant aucune trace des cavaliers de Dahlgren, décide lui aussi de mettre fin à l'expédition. Après quelques escarmouches sans suite, il se retire lorsque la cavalerie rebelle l'assaille par l'arrière. Selon son rapport, il «*renonça à toute tentative de libérer nos prisonniers*». Abandonnant Dahlgren et ses hommes à leur sort, Kilpatrick fait demi-tour et rejoint l'armée de Butler.<sup>12</sup>

Le gros du commando de Dahlgren parvient à rejoindre la sécurité de la péninsule, mais son colonel et quelques centaines de ses hommes se sont égarés et errent entre le nord et l'est de Richmond. Durant la nuit du 2 mars, ils tombent dans un guet-apens préparé par des cavaliers et des miliciens rebelles. Le lieutenant James Pollard du 9<sup>e</sup> régiment de cavalerie de Virginie rapporte ce qui se produisit ensuite : «*Le colonel Dahlgren qui chevauchait à la tête de la colonne aperçut tout à coup un homme qui se faufilait dans le noir ; il le somma de se rendre, ce qui déclencha aussitôt le tir de nos hommes et le colonel Dahlgren tomba raide mort, fauché par une pluie de balles*». <sup>13</sup>

Le bilan du raid de Kilpatrick-Dahlgren est un fiasco complet : un banal raid de cavalerie conduit d'une manière pitoyable par ses leaders, qui fut à mille lieues de réaliser ses objectifs, qui coûta plus d'hommes et de chevaux que l'ensemble des dommages infligés aux lignes de communications confédérées, et qui se solda finalement par la mort d'un de ses commandants et la captivité de bon nombre de ses hommes. Ce fait divers de la guerre civile, un parmi tant d'autres, serait tombé dans l'oubli le plus total et n'aurait valu qu'une mention anodine dans les *Official Records* si ses vrais objectifs n'avaient jamais été révélés.

**P**eu après l'embuscade où Dahlgren trouva la mort, William Littlepage, un gamin de treize ans appartenant à une unité de milice, découvre le corps du colonel fédéral et le fouille soigneusement. Il n'y trouve point d'objets de valeur, mais ce qui par la suite deviendra les fameux «*papiers de Dahlgren*». Il s'agissait de deux documents pliés en neuf et d'un petit calepin contenant plusieurs feuilles volantes. Le jeune Littlepage remet aussitôt sa trouvaille au commandant de sa compagnie, le capitaine Edouard W. Halbach. A l'aube du lendemain, 3 mars, Halbach examine les papiers dont le contenu le bouleverse.<sup>14</sup>

<sup>12</sup> Kilpatrick report, March 16, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 185.

<sup>13</sup> Déclaration de James Pollard, in Western Reserve Historical Society. Le récit du raid Kilpatrick-Dahlgren apparaît dans Duane Schultz, *The Dahlgren Affair*, Sears, *Controversies & Commanders*, and Virgil Carrington Jones, *Eight Hours Before Richmond* (New York : Henry Holt, 1957).

<sup>14</sup> Déclaration de Edward H. Halbach, in *Southern Historical Society Papers*, vol. 13 (Richmond : Published by the Society, 1902), 546-51.

Le premier document, rédigé à l'encre sur du papier à l'en-tête de l'armée fédérale « *Quartier Général, Troisième Division, Corps de Cavalerie* » était en fait un discours qui s'adressait aux officiers et hommes du colonel Dahlgren. Il s'étalait sur deux pages, les six dernières lignes et sa signature étant apposées sur le dos de la première feuille. Halbach déchiffre la signature comme étant celle de « *U. Dahlgren, Col Comd.* ». Outre la description de sa mission apparaît un paragraphe stupéfiant : « *Nous espérons libérer les prisonniers de Belle Island d'abord et, après les avoir réconfortés et mis en route, nous traverserons le fleuve James et entrerons dans Richmond, détruisant au passage les ponts et exhortant les prisonniers libérés à détruire et brûler la ville détestable tout en ne permettant pas au chef rebelle Davis et sa clique déloyale de s'échapper* ». Cet ordre incroyable devient de plus en plus explicite lorsque le capitaine Halbach entame la lecture du deuxième document. Celui-ci, non signé mais écrit de la même main des deux côtés d'une feuille de papier à l'en-tête du corps de cavalerie, semblait être une liste d'instructions destinées à une partie des raiders qui devaient opérer avec le commando de Dahlgren. La directive la plus choquante spécifiait que « *les hommes doivent rester ensemble et bien encadrés ; une fois dans la ville, celle-ci doit être détruite et Jeff Davis et les membres de son cabinet supprimés* ».

Sur la première page du calepin figuraient la signature de Dahlgren ainsi que son grade. Le reste n'était que le brouillon de la harangue destinée à ses hommes. Avec des ratures et des corrections, ce texte incluait les mêmes instructions meurtrières que le document final. Il comportait également une série d'annotations relatives au planning du raid ainsi que les instructions pour l'exécuter, y compris l'ordre sans équivoque : « *Jeff Davis et son cabinet doivent être tués sur place* ». Les notes volantes insérées dans le calepin contenaient des instructions de moindre importance, telles que l'itinéraire que Dahlgren devait emprunter et des précisions sur la cavalerie confédérée, rapportées par le BMI.<sup>15</sup>

Le capitaine Halbach discute des implications de ces documents avec des membres de son unité mais, d'après les archives, la seule autre personne qui les examina ce matin-là aurait été son supérieur direct, le capitaine Richard Hugh Bagby. Ce dernier, un ministre du culte, confirma sous serment le contenu des documents.<sup>16</sup> Vers 14 heures, le lieutenant Pollard rejoint la troupe de Halbach et étudie à son tour les papiers de Dahlgren. Les deux hommes conviennent de commun accord d'expédier sans tarder ces documents à Richmond. Halbach remet les papiers à Pollard qui s'engage à les transmettre plus rapidement que par le courrier semi-hebdomadaire. Le soir même, le lieutenant Pollard délivre à son supérieur, le colonel Richard L.T. Beale du 9<sup>e</sup> régiment de Virginie, « les papiers de Dahlgren » ainsi que son rapport sur la mort du colonel fédéral et sa jambe de bois. Après avoir pris connaissance du contenu de ces documents, Beale ordonne à Pollard de les communiquer à Richmond, à l'aube du lendemain matin. Il conserve cependant le calepin. Il pense apparemment qu'il pourrait fournir des indices permettant de capturer des raideurs encore en cavale. En ne soumettant pas ce calepin en même temps que les autres documents, Beale retarda sans nul doute le processus de confirmation de leur authenticité.<sup>17</sup>

<sup>15</sup> Le contenu des deux documents provient des copies des photos originales, voir entry 721, serial 60, RG 94, National Archives ; le contenu du calepin fut publié dans le *Richmond Examiner*, April 1, 1864 ; ces feuilles volantes sont décrites dans la déclaration de R.L.T. Beale, *Southern Historical Society Papers*, vol. 3, 221.

<sup>16</sup> J. William Jones, "The Kilpatrick-Dahlgren Raid Against Richmond", *Southern Historical Society Papers*, vol. 13, 551.

<sup>17</sup> Halbach and Beale statements, *Southern Historical Society Papers*, vol. 13, 549, vol. 3, 221.

Le 4 mars, vers midi, le lieutenant Pollard arrive à Richmond. Il remet aussitôt les papiers et la jambe de bois de Dahlgren au major général de cavalerie Fitzhugh Lee, le neveu du commandant de l'armée de Virginie du Nord. Pollard explique à Lee les circonstances dans lesquelles ces documents avaient été trouvés ainsi que la preuve de leur identification. « *Après avoir pris connaissance de leur contenu* » se rappela Lee, « *je les ai immédiatement apportés à M. Davis* ». En entrant dans le bureau présidentiel, il y trouve Jefferson Davis en consultation avec Judah Benjamin. Davis écoute avec attention le briefing de Lee, puis il lit à haute voix les deux documents, le discours de Dahlgren ainsi que l'ensemble des instructions figurant dans le calepin de ce dernier. Il ne fait aucun commentaire jusqu'au moment où il arrive à la phrase « *une fois entrés dans la ville, cette dernière doit être détruite et Jeff. Davis et les membres de son cabinet tués* ». Il fait ensuite une pause puis fait remarquer à son secrétaire d'Etat : « *Cela signifie vous, M. Benjamin !* ». Ne se sentant apparemment pas concerné par cette menace ou ne la prenant pas au sérieux, Davis demande à Lee de transmettre les documents au général Samuel Cooper et ensuite au département de la Guerre pour qu'ils y soient classés.

Dans le courant de l'après-midi, alors que les fonctionnaires de ce département examinent avec soin les papiers de Dahlgren et discutent de leur importance et de leur implication, une colère sourde assortie d'une indignation commence à se manifester. Davis avait peut-être pris la menace de son assassinat à la légère, mais les membres de son gouvernement avaient une autre vision des choses. La guerre à outrance transpirait de ces documents provocateurs. Si Dahlgren avait pu remplir sa mission, conclurent-ils, les conséquences pour Richmond auraient été terribles : incendies, pillages, membres du gouvernement assassinés et les prisonniers fédéraux libres de se venger sur la population civile. Aux grands maux, les grands remèdes : le secrétaire à la Guerre James A. Seddon décide de faire publier immédiatement par la presse ce qu'il considère comme une évidence manifeste de la barbarie du Nord.

Il fallait d'abord revoir le président Davis et le persuader d'approuver la publication des sordides papiers. Il fallait ensuite convoquer les éditeurs des journaux de Richmond et préparer des copies des documents pour leur usage. Quand ces derniers arrivent finalement au département de la Guerre, un briefing se révèle impératif pour les mettre au courant des circonstances de la mort du colonel Dahlgren et de la découverte de ses papiers. Vers 18 heures, munis de leur copie des documents, les journalistes rentrent chez eux à la hâte afin de rédiger leur scoop, l'imprimer et le tirer à temps pour l'édition matinale du 5 mars.<sup>18</sup>

Les éditorialistes de Richmond ne se privent pas de plonger leur plume dans du vitriol. Le *Richmond Dispatch* titre en première page : « *Le dernier raid des Infernaux : leurs plans dévoilés* » et décrit en détail les « *plans diaboliques* » des raiders fédéraux. « *Rien* » rapporte encore le *Dispatch*, « *n'aurait pu convaincre une quelconque bande de pilleurs et de voleurs de renoncer au butin, à la boucherie, au vol et au maraudage. Ce qui aurait inévitablement affecté le sort de nos braves, s'ils [les Fédéraux] avaient déboulé dans la ville de Richmond. Le Richmond Whig se demande si ces hommes sont des guerriers « ou bien sont-ils des assassins, des brutes ou des canailles qui ont renoncé à la vie ? Ne sont-ils pas des barbares malodorants ayant des objectifs plus*

<sup>18</sup> Déclaration de Fitzhugh Lee, *Southern Historical Society Papers*, vol. 13, 553-4 ; Judah P. Benjamin à John Slidell, March 22, 1864, James D. Richardson, ed., *A Compilation of the Messages and Papers of the Confederacy*, vol. 2, (Nashville : United States Publishing Co., 1905), 639.

*atroces que n'avaient les Goths, les Huns ou les Sarrasins? ». Et le Richmond Inquirer de conclure : « Décidément, nous pensons que ces papiers de Dahlgren détruiront pour le restant de la guerre tout esprit de chevalerie à l'eau de rose, et que les armées confédérées feront désormais la guerre selon les règles choisies par l'ennemi ».<sup>19</sup>*

Les journaux réclament également l'exécution sommaire des raiders capturés, des représailles que soutient le département de la Guerre. Des têtes plus froides demandent à Robert E. Lee son opinion en la matière. Bien qu'il condamnât le « *complot barbare et inhumain* », Lee ne recommande pas l'exécution des prisonniers. Selon lui, les papiers de Dahlgren exprimaient seulement des intentions, non des faits. Les raiders n'avaient commis aucun « *des actes atroces* » annoncés. En outre, rien ne prouvait que les hommes de Dahlgren fussent au courant des intentions de leurs supérieurs. De toute façon, précise Lee, l'exécution de prisonniers de guerre constituait un mauvais précédent qui encouragerait probablement l'ennemi à exercer des représailles. Le prestige du général Lee est tel que son avis met définitivement fin à toute polémique concernant les exécutions.<sup>20</sup>

D'autres officiers et bureaucrates de Richmond refusent cependant de classer l'affaire. Seddon fait photographier les papiers compromettants et le secrétaire d'Etat Benjamin envoie des copies à John Slidell, le délégué de la Confédération en Europe, l'enjoignant de montrer ces documents et leur contenu aux puissances européennes dans l'espoir d'accroître leur soutien à une future intervention. Ces papiers, précise Benjamin, présentent « *l'évidence la plus concluante de la nature de la guerre faite maintenant contre nous ...* ». Pour renforcer davantage l'impact de ce message, Slidell engage un imprimeur de Londres pour reproduire le discours de Dahlgren et ses instructions sous la forme de posters lithographiés. Il fait circuler ces tracts en abondance en Grande-Bretagne et sur le continent européen.<sup>21</sup>

Le 30 mars, le général Lee reçoit l'ordre d'envoyer un jeu de photographies des papiers litigieux au commandement général de l'armée du Potomac, de s'enquérir si Dahlgren avait agi sous les ordres de son gouvernement et de ses supérieurs et « *si le gouvernement des Etats-Unis sanctionnait les sentiments et les desseins mentionnés dans lesdits papiers* ». Le 1<sup>er</sup> avril, le *Richmond Examiner* publie le contenu du calepin de Dahlgren, que le colonel Beale avait remis tardivement à ses autorités, et l'affaire Dahlgren rebondit aussitôt dans la presse. Le calepin, affirmait le quotidien, confirmait l'authenticité des premiers documents et leur message barbare.<sup>22</sup>

Toute cette histoire génère un profond malaise qui affecte particulièrement le général George Meade. Dès le début, le raid lui avait paru de mauvaise augure et les résultats étaient aussi piteux qu'il ne l'avait craint. Quand il lit les journaux de Richmond du 5 mars, il manque de tomber à la renverse. Meade, un soldat intègre et un homme honorable, confie à son épouse que les papiers de Dahlgren constituaient « *une sale affaire* ». Il ordonne à Kilpatrick de mener « *de consciencieuses enquêtes* » parmi les hommes de Dahlgren qui avaient échappé à la capture et de leur demander en particulier

<sup>19</sup> *Richmond Dispatch, Richmond Whig, Richmond Inquirer*, March 5, 1864.

<sup>20</sup> Robert E. Lee à James A. Seddon, March 6, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 222-3.

<sup>21</sup> Benjamin à Slidell, March 28, 1864, Richardson, ed., *Messages and Papers of the Confederacy*, vol. 2, 641 ; Jones, *Eight Hours Before Richmond*, 125-6 ; James O. Hall, "The Dahlgren Papers : Fact or Fabrication", *Civil War Times Illustrated* (Nov. 1983), 36-7.

<sup>22</sup> Samuel Cooper à R.E. Lee, March 30, Fitzhugh Lee à Cooper, March 31, R.E. Lee à Meade, April 1, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 223-4, 178 ; *Richmond Examiner*, April 1, 1864.

si le colonel avait prononcé ou fait publier « *un tel discours à sa troupe* », comme le rapportaient les quotidiens confédérés.

Acculé, Kilpatrick se débrouille comme il le peut. Son enquête auprès des hommes de Dahlgren, affirme-t-il, n'avait incité personne à témoigner d'un quelconque discours fait par le colonel ou d'autres instructions correspondant à ce que « *rapportaient les journaux rebelles* ». Kilpatrick se tire d'embarras en affirmant qu'une heure avant de partir en mission, le colonel Dahlgren lui avait montré la harangue qu'il avait l'intention de prononcer devant ses hommes. Il avait lui-même entériné ce document et y avait ajouté la mention « *approuvé* » à l'encre rouge. Le texte était identique à celui que publiaient les journaux de Richmond, à l'exception de sa marque d'approbation et de cette phrase fatidique qui exhortait les prisonniers à incendier la ville détestable et tuer Jefferson Davis et les membres de son cabinet. « *Tout ceci est faux* » déclare Kilpatrick avec indignation. Dahlgren avait sans doute décidé de ne pas prononcer son discours, mais il avait gardé les papiers sur lui. Après avoir fouillé son corps, les Rebelles les avaient altérés pour les utiliser à leur propre fin, conclut-il.<sup>23</sup>

Le scepticisme sur l'authenticité des papiers de Dahlgren fait surface dans la presse du Nord peu après leur publication dans les journaux de Richmond, le 5 mars. Le *Philadelphia Inquirer* décèle en eux « *l'évidence d'une fabrication rebelle* ». Dans son édition du 15 mars, le *New York Times* titre : « *La calomnie rebelle à l'encontre du colonel Dahlgren* ». Le seul élément nouveau que Kilpatrick était venu apporter était qu'il reconnaissait l'authenticité des papiers de Dahlgren - il réaffirma avoir vu et approuvé son discours - bien qu'il continuât à contester la version présentée par la presse confédérée.

Dans sa réponse à Lee, Meade déclare que « *ni le gouvernement des Etats-Unis ni moi-même ni le général Kilpatrick autorisa, sanctionna ou approuva l'incendie de la ville de Richmond et l'assassinat de M. Davis et de son cabinet ...* ». Il ajoute à sa lettre une version légèrement atténuée du démenti de Kilpatrick, qui laissait sous-entendre que les papiers originaux avaient été traficotés. En bref, personne n'avait ordonné ou autorisé le colonel Dahlgren à commettre des actes criminels.<sup>24</sup>

Les choses en restent là officiellement mais pas pour longtemps. Alors qu'il prépare sa campagne de printemps, le général Meade estime ne pas avoir fait toute la lumière sur cette affaire. Il confie à son épouse qu'il « *avait été nécessaire de jeter le discrédit sur Dahlgren.* » et qu'il avait envoyé au général Lee la lettre de Kilpatrick contestant l'authenticité de ses papiers, « *mais j'ai le regret de dire que la réputation de Kilpatrick et l'évidence collatérale en ma possession vont plutôt à l'encontre de cette théorie.*<sup>25</sup> Bien que Meade ne précisât pas la nature de cette « *évidence collatérale* », il s'agit vraisemblablement du témoignage du capitaine John McEntee du BMI, celui-là même qui accompagna Dahlgren dans son raid. En date du 12 mars, le brigadier général Marsena Patrick, le responsable de ce département de renseignements, inséra dans son journal une conversation qu'il avait eue avec McEntee : « *Il a la même opinion de Killpatrick [sic] que la mienne et estime qu'il a agi comme le*

<sup>23</sup> Meade, *Life and Letters*, vol. 2, 190-1 ; Pleasonton à Kilpatrick, March 14, Kilpatrick à Pleasonton, March 16, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 175-6.

<sup>24</sup> *Philadelphia Inquirer*, March 11, 1864, *New York Times*, March 15, 1864 ; Meade à R.E. Lee, April 17, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 180.

<sup>25</sup> Meade, *Life and Letters*, vol. 2, 191.

*font tous les lâches. Il pense en outre que les papiers trouvés sur le corps de Dahlgren sont conformes car ils correspondent à ce dont D. lui en a fait part ... ».*

Cette opinion, le général Meade aurait pu l'obtenir directement de McEntee ou en lisant le rapport de John Babcock, l'agent de liaison de BMI au quartier général de Meade. Le témoignage de ce dernier est sans équivoque : « *Les lettres trouvées sur le corps de Dahlgren et publiées dans les journaux de Richmond ... sont authentiques quant à leur contenu* ». Que « l'évidence collatérale » soit le témoignage de McEntee ou de Babcock, tous deux des hommes intègres, Meade en est convaincu, mais il soupçonne l'implication d'autres personnes dans la tentative d'assassinat de Davis. Il ne veut pourtant pas que la vérité soit rendue publique. « *Je suis déterminé à maintenir ma tête hors de l'eau* » confie-t-il à son épouse.<sup>26</sup>

La négation la plus virulente de l'authenticité des papiers de Dahlgren émane sans surprise de l'amiral John Dahlgren, le père d'Ulric : « *il s'agit d'un faux document insolent et atroce, fabriqué de toutes pièces par les misérables de Richmond* ». Le surnom de « Ulric le Hun » que donnent les Confédérés à son fils l'afflige énormément. Lorsque, durant l'été 1864, on lui montre une des lithographies que John Slidell distribuait en Europe, l'amiral s'exclame : « *Je savais dès le début ... que mon fils n'a jamais écrit cet article* ». Il pointe ensuite triomphalement du doigt la signature sur le document : le nom était mal orthographié : U. Dalhgren au lieu de U. Dahlgren, avec le « h » et le « l » interverti. L'amiral fait également remarquer que la signature de son fils incluait toujours son prénom complet et non la simple initiale « U ». « *Je déclare que ces documents sont totalement faux* », hurle-t-il.<sup>27</sup>

Il faut attendre le résultat des efforts combinés de l'ancien général confédéré Jubal Early et de l'historien James O. Hall pour percer l'énigme de ce singulier puzzle. En 1879, Early examine soigneusement l'ensemble des photographies des papiers de Dahlgren, prises à Richmond en 1864. Il y avait trois photos : une de chacune des deux pages avec l'en-tête du corps de cavalerie fédéral, et une troisième où apparaissaient les six lignes de la conclusion du texte de Dahlgren et sa signature. Early remarque que la fin du texte avait été rédigée sur le dos de la première page et que l'encre avait suinté au travers du papier mince. La transparence de la signature sur la première page était assez prononcée ; il était possible de déchiffrer la signature de Dahlgren, mais comme le présumait Early, sans la faute d'orthographe mentionnée plus haut. Un siècle plus tard, James Hall examine à son tour un agrandissement d'une lithographie des documents de Dahlgren et parvient à solutionner le casse-tête. L'imprimeur de Londres, qui avait travaillé à partir des photographies prises à Richmond, avait transféré les six lignes et la signature du dos de la première page au bas de la deuxième afin de présenter le tout sur deux feuilles de papier. Ensuite, afin de produire un poster propre et de grand format, il avait retouché la zone où l'encre avait transpercé le papier. Quand il nettoya la signature de Dahlgren - il ne connaissait pas ce nom - il le fit en laissant apparaître ce qui lui semblait le plus approprié : « Dalhgren ». Il est improbable que celui qui aurait examiné les épreuves photographiques de 1864 et qui connaissait l'identité du colonel Dahlgren, ait pu commettre cette erreur, et cela vaut également pour l'amiral Dahlgren. Le nom est certes difficile à lire sur la photographie originale, mais surtout pour un initié, aucune

<sup>26</sup> Marsena R. Patrick, *Inside Lincoln's Army : The Diary of Marsena Rudolph Patrick, Provost Marshal General, Army of the Potomac*, ed. David S. Sparks (New York: Thomas Yoseloff, 1964), 347-8 ; Babcock statement, John C. Babcock Papers, Library of Congress.

<sup>27</sup> *New York Times*, July 28, 1864 ; John A. Dahlgren, *Memoir of Ulric Dahlgren* (Philadelphia : J.B. Lippincott, 1872), 233.

faute d'orthographe n'y est apparente. Or l'amiral n'examina que la copie lithographique réalisée à Londres, sur laquelle l'erreur est patente. Quant à son insistance qu'Ulric signait toujours avec son prénom en toutes lettres, cela était peut-être vrai pour sa correspondance générale, mais dans le cas de documents officiels tels que des discours destinés aux troupes, les officiers les marquaient généralement de leurs initiales. Comme le colonel Dahlgren ne composa jamais qu'un seul discours, il le signa sans nul doute de façon informelle.<sup>28</sup>

Jusqu'à son dernier souffle, l'amiral Dahlgren crut avoir préservé de l'infamie la mémoire de son fils et cette conviction le soulagea sans nul doute dans la mort. En réalité, depuis les faits et encore aujourd'hui, chaque allusion aux « faux papiers » de Dahlgren trouve sa juste réplique après une solide investigation.

La théorie selon laquelle les Confédérés créèrent les papiers de Dahlgren de toutes pièces - donc selon laquelle on ne trouva aucun document sur le corps du colonel - est désavouée par le témoignage de Hugh Kilpatrick qui admit avoir examiné le discours de Dahlgren à la veille du raid. Kilpatrick nia simplement que le texte qu'il lut et approuva incluait le passage controversé. De plus, le texte, les instructions et le calepin contenaient une masse d'information sur l'expédition et ses préparatifs, détails que ne pouvaient en aucune manière connaître les Confédérés. Dès lors, toute falsification éventuelle devait se limiter à quelques altérations mineures des documents existants.

La phrase dérangeante du discours de Dahlgren, celle qui était relative à l'incendie criminel et au meurtre, est rédigée au bas de la première page du document. S'il s'agissait d'un faux, il aurait fallu recopier toute la page sur du papier à en-tête militaire contrefait. Cette procédure devait se répéter pour la feuille contenant les instructions, c'est-à-dire recopier l'entièreté du texte sur du papier à en-tête fraîchement imprimé, en y insérant le passage concernant le meurtre de Davis etc. Les documents devaient ensuite être pliés, froissés et quelque peu salis comme l'attestent les photographies prises à Richmond. La falsification du calepin nécessitait des modifications similaires. Il n'existe aucune photo ou copie du contenu de ce carnet si ce n'est l'article qui parut dans le *Richmond Examiner* du 1<sup>er</sup> avril 1864. Sur base du témoignage de ceux qui l'ont vu et décrit, il est difficile de juger si sa falsification était possible. En revanche, il est clair que toute altération requérait bien plus que quelques petits ajouts aux phrases de Dahlgren.

Il faut également noter qu'avant de falsifier les documents, il fallait d'abord les transmettre aux autorités de Richmond. Les divers lieutenants, capitaines et colonels confédérés qui examinèrent les papiers de Dahlgren n'avaient aucun motif ni l'occasion d'effectuer une supercherie aussi sophistiquée et de plus, ils n'eurent certainement pas accès à une presse ad hoc pour imprimer du papier à l'en-tête de l'armée fédérale. Par conséquent, la falsification devait être réalisée à Richmond, le 4 mars, entre midi et le début de la soirée. En effet, cette plage horaire correspond au temps qui s'écoula entre le moment où le lieutenant Pollard remit les papiers de Dahlgren au général Fitzhugh Lee, et celui où les journalistes de Richmond en reçurent des copies pour les faire paraître dans leur édition du lendemain matin. Ces facteurs font capoter toutes les

<sup>28</sup> Jubal A. Early à J. William Jones, Feb. 14, 1879, *Southern Historical Society Papers*, vol. 13, 559 ; Hall, "The Dahlgren Papers", 37-8; journal : collection de James O. Hall. Voir aussi David F. Riggs, "The Dahlgren Papers Reconsidered", *The Lincoln Herald* (summer 1981), 658-67.

théories de falsification ou de fabrication possibles et imaginables. Il y avait tout simplement trop peu de temps pour mettre sur pied un plan aussi complexe.

Le déroulement des événements à Richmond, le 4 mars 1864, comme nous les relatons plus haut, couvre pratiquement chaque instant d'un après-midi bien rempli : les papiers changeant de main de Pollard à Fitzhugh Lee, de Lee au président Davis, de Davis au département de la Guerre, de ce dernier une nouvelle fois à Davis, puis à nouveau au département de la Guerre et finalement la remise de copies aux journalistes de Richmond. Chaque étape, confirmée par des témoins oculaires crédibles, engendra des discussions et exigea un historique détaillé du contenu des documents et des modalités de leur capture. Il est inconcevable que pendant ces quelques heures et dans des circonstances plus qu'agitées, des fonctionnaires ou des membres du cabinet de Davis aient pu falsifier les papiers de Dahlgren. Outre de nombreuses décisions prises à haut niveau, cette opération nécessitait l'impression d'un papier spécifique, la désignation d'experts en recopiage, le vieillissement adéquat des papiers contrefaits et, enfin, l'invention d'une histoire invraisemblable et sa parution dans la presse. La falsification du calepin exigeait le même traitement. Or ce carnet ne parvint à Richmond que le 31 mars et son contenu fut publié le jour suivant. En conclusion, nous pouvons définitivement écarter la thèse accreditant la falsification des papiers de Dahlgren car, faute de temps et de moyens, les Confédérés se trouvaient dans l'impossibilité de la concrétiser.<sup>29</sup>

En outre, la falsification grossière des documents impliquait obligatoirement la corruption des témoins oculaires, à commencer par Fitzhugh Lee, ensuite le colonel Beale, puis le lieutenant Pollard, le révérend Bagby et enfin le professeur Edouard Halbach. Chacun d'entre eux jura sur l'honneur que les papiers pris sur le corps du colonel Dahlgren étaient bien ceux qu'imprimèrent les journaux de Richmond en date du 5 mars. De plus, une telle conspiration n'aurait pas pu voir le jour sans la connivence des fonctionnaires qui travaillaient à la Maison Blanche de Richmond et au département de la Guerre. Encore fallait-il qu'ils acceptent d'emporter ce secret dans la tombe.

**A**vant de clore cette controverse, considérons un instant les arguments qui plaident en faveur d'une possible falsification des papiers de Dahlgren, tels que le développe Duane Schultz dans son ouvrage *The Dahlgren Affair*.

Mal informé ou ignorant le rôle joué par le Bureau Militaire d'Information lors du raid, Schultz estime que les témoignages de John McEntee et de John Babcock sont secondaires ou superflus.<sup>30</sup> En réalité, leur déposition est capitale dans la mesure où elle émane de témoins oculaires de bonne réputation, qui avaient entretenu des liens étroits avec Dahlgren lors de son opération. Dans le cas de McEntee, personne d'autre que lui n'était en meilleure position pour connaître les ordres secrets de Dahlgren. Schultz écrit qu'il est significatif de noter que les officiers de Dahlgren témoignèrent qu'ils n'avaient pas été mis au courant des détails du raid avant leur départ pour Richmond. Sur base de la déposition de Kilpatrick dans laquelle il admet avoir vu et approuvé le discours de Dahlgren, il paraît clair que sa retenue empêcha le colonel de lire son discours à la troupe. En toute logique, Dahlgren poursuivit son entreprise en informant ses officiers des objectifs au fur et à mesure de l'avancement de la mission. Avant que ses hommes n'entrent dans Richmond et ne libèrent les prisonniers, il n'était pas nécessaire de leur

<sup>29</sup> Fitzhugh Lee à Samuel Cooper, March 31, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 224.

<sup>30</sup> Schultz, *The Dahlgren Affair*, 247-8.

en dire davantage ou de parler de meurtre et de pillage, pour la bonne et simple raison que ces instructions auraient sûrement eu un impact négatif sur leur comportement. De toute manière, selon les instructions, c'était aux prisonniers libérés d'effectuer le sale boulot, non aux raiders. Le fait que Dahlgren ne dévoila pas ses plans à ses hommes ne prouve nullement que ceux-ci n'existaient pas. En revanche, il eût été normal que John McEntee en soit informé dans le détail car ce dernier, assisté par l'équipe de renseignement du BMI, devait lui servir de guide à l'intérieur de Richmond. En outre, Dahlgren savait pertinemment bien que les agents du BMI connaissaient l'endroit précis où trouver Jefferson Davis et les membres de son cabinet.<sup>31</sup>

Dahlgren mentionne à deux reprises dans ses instructions que, « *Comme le général Custer me suivra peut-être, faites attention de ne pas donner de fausse alerte* ». Schultz précise dans son ouvrage que le général George A. Custer reçut l'ordre d'effectuer une diversion de cavalerie, mais que cette disposition ne mentionnait pas qu'il devait coopérer avec les forces de Dahlgren. Schultz y voit là une évidence de la falsification des papiers de Dahlgren. En fait, Custer devait rencontrer les commandants du raid avant de finaliser ses propres ordres de marche, et il est raisonnable de supposer qu'il discuta avec Dahlgren d'une possible coopération afin de détruire les lignes de communications confédérées sur la partie supérieure du fleuve James. Dahlgren mentionne d'ailleurs cette entrevue dans ses notes sur les préparatifs du raid. Custer avait reçu l'ordre de se diriger vers Charlottesville, et il se serait retrouvé à environ 50 km de l'endroit où Dahlgren avait prévu de traverser le James. Un document d'origine inconnue et donc peu fiable, indique même que Dahlgren fit part de ses ordres secrets à Custer. Quoi qu'il en soit, il a le mérite de mentionner que les deux hommes s'étaient effectivement rencontrés avant le raid. Quant à la falsification de ces informations, rien de tangible n'indique qu'au 4 mars, date à laquelle celle-ci aurait dû être terminée, les Confédérés connaissaient les ordres de Custer et sa diversion de cavalerie. En fin de compte, l'ajout à leur complot de cet épisode sans importance sur Custer ne leur apportait rien.<sup>32</sup>

Dans un autre cas de soi-disant falsification, Schultz trouve étrange que trois officiers confédérés impliqués dans le guet-apens où Dahlgren fut tué - le capitaine Edouard C. Renard (qui arriva tardivement sur les lieux à la tête du 5<sup>e</sup> régiment de cavalerie de Virginie), le lieutenant James Pollard et le colonel Richard L.T. Beale - ne mentionnèrent pas l'existence des fameux papiers dans leur rapport. Dans le cas de Fox, cette omission est normale car, dans son compte-rendu, le capitaine Halbach ne relate pas lui avoir jamais montré ces papiers. Le rapport de Pollard se focalise essentiellement sur les détails du guet-apens, en réponse aux questions posées par ses supérieurs. Peu importe finalement car Pollard fit une description complète des documents et de leur contenu dans un procès-verbal non publié. Le colonel Beale décrivit les circonstances dans lesquelles il reçut « un calepin et des papiers divers » pris sur le corps de Dahlgren et ces informations suffisaient à son rapport. Dès le 9 mars, l'existence des documents de Dahlgren n'était plus un secret pour personne et tout rapport supplémentaire devenait superflu. Rien ici ne soutient la thèse d'une quelconque falsification.<sup>33</sup>

<sup>31</sup> Schultz, *The Dahlgren Affair*, 250-2.

<sup>32</sup> Schultz, *The Dahlgren Affair*, 252-3 ; Pleasonton à Kilpatrick, Feb. 26, 1864, *OR*, ser. I, vol. 33, 183 ; "Memoranda of the War", Virginia Historical Society, cité dans Ernest B. Ferguson, *Ashes of Glory : Richmond at War* (N. York : Knopf, 1996), 255.

<sup>33</sup> Reports of Edward C. Fox, James Pollard, R.L.T. Beale, *OR*, ser. I, vol. 33, 206-10 ; Déclaration de Pollard, Western Reserve Historical Society.

Un autre point, et non des moindres, mérite également quelques éclaircissements. Pourquoi le colonel Dahlgren, « un officier expérimenté [sic] », décida-t-il de garder sur lui des documents compromettants lors d'une mission derrière les lignes ennemies ?<sup>34</sup> Cette question est certes pertinente, mais elle concerne davantage le caractère de Dahlgren que la falsification de ses papiers. Ulric Dahlgren était en réalité un officier totalement incompetent. Il était immature et se souciait peu des conséquences de ses actes. Le contenu de son volumineux paquet de notes personnelles subodore que son rôle de leader d'un commando spécial le rendait anxieux. Le fait qu'il conserva sur lui ses papiers de mission reflète son imprudence et la médiocrité de son jugement. Ces traits de caractère convenaient peut-être pour exécuter un raid brutal, mais certainement pas pour sauvegarder les morceaux éparpillés d'une entreprise qui avait échoué.

On peut dès lors affirmer avec force et sans équivoque que les papiers de Dahlgren sont authentiques car aucun argument n'étaye ni ne justifie leur falsification. Il est de plus établi que leur contenu est exactement celui que les journaux de Richmond diffusèrent. En bref, la connotation « contestable » est donc inappropriée pour qualifier l'authenticité de ces fameux documents.

Le récit de la controverse Dahlgren-Kilpatrick pourrait s'arrêter ici, néanmoins un aspect primordial de cette affaire n'a pas encore été abordé : qui donna l'ordre secret d'incendier Richmond, de piller la ville et d'assassiner le président Davis et les membres de son cabinet ? La réponse à cette énigme se formule moins aisément que l'établissement de l'authenticité des papiers de Dahlgren. Néanmoins, une solide présomption de culpabilité peut se dégager à partir des nombreuses recherches réalisées sur ce sujet.

Le 7 mars 1864, soit deux jours après la parution des documents de Dahlgren dans la presse confédérée, un journaliste du *Richmond Sentinel* émit, sur cette affaire, une opinion qu'approuva le Sud tout entier. « *L'infamie de Dahlgren n'a pas débuté ni n'est morte avec lui (...) il n'était que l'instrument choisi pour exécuter un acte atroce que ses supérieurs avaient soigneusement approuvé. Lincoln et ses agents ne craignent donc pas de sombrer dans les plus profonds abysses du déshonneur et de l'infamie* ». <sup>35</sup>

Il est en effet impossible d'imaginer qu'Ulric Dahlgren inventât de toutes pièces un plan aussi démoniaque. Ce jeune colonel inexpérimenté et nanti d'un premier commandement ne possédait ni la motivation ni l'inspiration pour dresser un programme d'assassinat et de destruction massive de la capitale ennemie. Il fut sans nul doute un instrument enthousiaste mais certainement rien de plus. Ses notes et ses instructions, en particulier celles de son calepin, se réfèrent à des plans conçus par d'autres et se limitent à des remarques sur les ordres et les directives émanant de son supérieur direct, le brigadier général Judson Kilpatrick. Lorsqu'il admit, au général Meade, qu'il avait lu et approuvé la harangue de Dahlgren, Kilpatrick se couvrait d'infamie. Meade s'en rendit évidemment compte car il s'assura que Hugh Kilpatrick ne serve plus jamais dans l'Armée du Potomac. Kilpatrick réapparut sous le commandement du général William T. Sherman. « *Je sais que Kilpatrick est un damné imbécile* » affirma Sherman lors de la préparation de sa marche sur Atlanta, « *mais je désire que ce genre d'homme commande ma cavalerie durant cette expédition* ». <sup>36</sup>

<sup>34</sup> Schultz, *The Dahlgren Affair*, 252.

<sup>35</sup> *Richmond Sentinel*, March 7, 1864.

<sup>36</sup> James Harrison Wilson, *Under the Old Flag* (New York : Appleton, 1912), vol. 1, 372.

Si Ulric Dahlgren n'avait pas conçu l'affaire, son commanditaire ne pouvait être que Hugh Kilpatrick, l'initiateur et le commandant suprême de l'expédition. Assigner Kilpatrick pour enquêter sur la teneur des papiers de Dahlgren après leur parution dans la presse de Richmond équivalait à envoyer un policier enquêter sur son propre crime. C'est plein de suffisance que Kilpatrick assura avoir lu « l'inoffensive harangue » écrite par le colonel Dahlgren avant l'expédition, et selon lui, cette seule assertion justifiait la clôture de l'investigation. Quoi qu'il arrive, estimait Kilpatrick, quelles que soient les doléances confédérées au sujet des papiers authentiques ou falsifiés, personne ne serait jamais impliqué si ce n'est le pauvre et regretté colonel Dahlgren. L'approbation de Kilpatrick à l'encre rouge sur le document de son subalterne n'était que de la poudre aux yeux.

Tout ce que l'on connaît de Hugh Kilpatrick nous laisse croire qu'il n'aurait eu aucun scrupule à planifier et accomplir les meurtres et les destructions selon les directives données. Il s'avère cependant certain qu'il n'aurait jamais osé effectuer cette tâche sans l'approbation tacite de l'une ou l'autre pointure de la haute autorité. Kilpatrick était certes assez vicieux pour exécuter un raid sordide, mais il n'était pas assez fou pour revenir avec le cadavre de Jefferson Davis sans la bénédiction de Washington. Par conséquent, la piste du vrai commanditaire de ce projet semble nous mener tout droit au bureau du secrétaire à la Guerre, Edwin Stanton. En effet, il n'y a aucun autre intervenant dans la chaîne de commandement à impliquer. Le général Meade n'était, à l'origine, au courant de rien d'autre que des objectifs majeurs du raid. Quant au général Pleasonton, le supérieur immédiat de Kilpatrick, il prit ses distances vis-à-vis du projet dès le début de celui-ci.

Les prémices du raid sur Richmond émanent sans nul doute de la réunion qui se tint entre Kilpatrick et Stanton au département de la Guerre, le 12 février 1864. La proposition d'étendre secrètement ses objectifs y trouva également son inspiration. Stanton ne fut jamais celui qui témoigna beaucoup de respect pour la guerre dite civilisée. C'était un pragmatique et un homme d'action. Souscrivant du bout des lèvres aux valeurs morales du président Lincoln, il camouflait à peine son hypocrisie, son goût pour les magouilles et son despotisme. En outre, il était excessivement retors. On l'imagine aisément décrivant à son visiteur les perfidies de Jefferson Davis, un peu à la manière dont le roi Henry II s'adressa à Thomas Becket, l'archevêque de Canterbury, à une assemblée de courtisans : « *quelqu'un me débarrassera-t-il de cet homme ?* » Pour le fourbe Stanton et l'ambitieux Kilpatrick, la mission qu'ils avaient concoctée conjointement était justifiée et rationnelle. L'idée d'assassiner Davis et de libérer les prisonniers de Belle Isle et de Libby afin qu'ils puissent assouvir leur vengeance sur leurs ravisseurs était réconfortante.

Il n'y a en réalité aucune preuve liant formellement Stanton au raid de Kilpatrick-Dahlgren. Le seul fait patent est leur réunion du 12 février et il n'existe aucune autre explication plausible. Le petit brigadier général Kilpatrick n'aurait jamais osé exécuter sa mission sans un aval politique, et seul Stanton pouvait remplir ce rôle. On ne peut non plus imaginer que le président Lincoln encouragea l'assassinat politique et la guerre contre des civils. Il approuva peut-être la capture de Davis, comme otage en échange des prisonniers fédéraux, mais rien ne nous permet de penser qu'il commanda son assassinat.

Ce qui est particulièrement significatif, dans le rôle éventuel que joua Edwin Stanton au cours de cette affaire, est sa volonté de se débarrasser de toutes les preuves accablantes. En novembre 1865, Stanton ordonna à Francis Lieber, le conservateur des

archives confédérées au département de la Guerre, de lui fournir tous les documents et courriers qui concernaient de loin ou de près l'affaire Kilpatrick-Dahlgren. Le 1<sup>er</sup> décembre, Lieber s'exécuta et remit à Stanton un volumineux dossier qui incluait les papiers trouvés sur le corps de Dahlgren, à savoir ses instructions, le discours destiné à ses hommes et son calepin. Ces papiers n'ont jamais été revus depuis lors. L'historien James O. Hall, qui enquêta sur une possible connivence entre Lieber et Stanton et rechercha activement les documents volatilisés, écrivit avec autorité que le « *soupçon se porte sur Stanton qui les [documents] a brûlés dans la cheminée de son bureau* ». <sup>37</sup>

Par conséquent, ce qui reste aujourd'hui des « papiers de Dahlgren » consiste en un jeu de photographies délavées que réalisèrent les confédérés en 1864 et qui est aujourd'hui entreposé aux Archives nationales, en des copies du discours et des instructions de Dahlgren que fit le lithographe de Londres en 1864, et en une transcription de ces documents et du calepin que publièrent les journaux de Richmond les 5 mars et 1<sup>er</sup> avril 1864. Quels que furent les motifs de Stanton en détruisant ces papiers compromettants, la recherche historique confirme leur existence et leur authenticité.

Curieusement, les papiers de Dahlgren eurent sur les Confédérés un tel impact que la question de leur authenticité devint accessoire, réalité qu'ils ne dénièrent d'ailleurs jamais. Après tout, ces documents étaient entre leurs mains et ils pouvaient en prouver la provenance. Pour le Sud, leur enseignement était clair. « *Si la capitale confédérée s'est trouvée exposée aux massacres et aux conflagrations* » écrivit l'éditeur du *Richmond Sentinel*, « *si le Président et le cabinet ont encouru le risque d'être pendus à leur propre porte, ne devons-nous pas cela principalement à l'esprit trop chevaleresque avec lequel cette guerre a été conduite jusqu'ici ?* ». <sup>38</sup>

Certains historiens prétendent que les instructions meurtrières contenues dans les papiers de Dahlgren auraient motivé l'assassinat de Lincoln. Cette théorie est bien documentée dans l'ouvrage *Come Retribution: The Confederate Secret Service and the Assassination of Lincoln*, par William A. Tidwell, James O. Hall et David W. Gaddy. <sup>39</sup> Quel que fut le lien entre l'assassin John Wilkes Booth et le meurtrier potentiel Ulric Dahlgren, il ne fait aucun doute que la guerre de « gentlemen », dont se plaignait le rédacteur du *Sentinel*, se métamorphosa dramatiquement après la publication des odieux papiers de Dahlgren, du moins dans la Confédération. Le message qu'adressait Washington aux leaders de Richmond était sans équivoque : le Nord avait ôté ses gants de velours ; le Sud se sentait désormais libre de faire de même pour se défendre.

L'ultime ironie dans ce conte sordide est l'absurdité et la futilité de l'intrigue qu'il suscita. Le raid de Kilpatrick-Dahlgren ne fut que la « chronique d'un fiasco annoncé » parce que, dès le départ, le mauvais choix de ses commandants en avait scellé le destin. Son ordre secret n'aurait jamais dû voir le jour, du moins pendant la guerre, si le jeune et impétueux Dahlgren avait détruit les papiers en sa possession. Hugh Kilpatrick, Ulric Dahlgren et Edwin Stanton, leur patron probable, mirent en chantier une machination infernale destinée à se débarrasser du président de la Confédération. L'héritage que laissa leur cuisant échec engendra peut-être une autre cabale visant la mort de leur propre Président.

<sup>37</sup> Hall, "The Dahlgren Papers", 39.

<sup>38</sup> *Richmond Sentinel*, March 6, 1864.

<sup>39</sup> Cet ouvrage est disponible à la bibliothèque de la CHAB.